



PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,

Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

Les ides de mars ont été funestes cette année dans les fastes de la mode. Le célèbre Leroy, dont les habiles ciseaux furent pendant long-tems chargés du soin d'embellir les tailles les plus illustres, a terminé une carrière mémorable dans le souvenir des élégantes de toutes les nations. Plaisir, cet artiste en vogue, sous les doigts duquel les tresses et les bou-

cles de cheveux se créaient avec tant de charmes, a laissé par sa mort une première place vacante chez nos coiffeurs en renom. Nous pourrions peut-être aussi compter comme une catastrophe le prochain départ de M. Nardin pour Londres, si nous n'étions certaines qu'en exportant ses talents justement appréciés dans toutes les cours étrangères, cet artiste a la détermination de revenir bientôt à Paris, où les perles de M. Bourguignon, et les fleurs de M. Ponthier, attendront son retour pour être placées avec grâce sur le front de nos élégantes beautés.

— Une charmante toilette de promenade se compose d'une douillette de satin rose, vapeur ou violette des bois, portée avec une capote de satin blanc, ornée d'un demi-voile de blonde; le boa encore indispensable se croise quelquefois sur la poitrine et se noue par derrière.

— On a remarqué ces jours derniers aux Tuileries une toilette très-riche. La robe de velours vert émeraude était bordée de trois rouleaux de martre zibeline à une main de distance l'un de l'autre, et gradués dans leur épaisseur. Un rouleau de même entourait la pélerine en velours, sur laquelle était jetée une grosse chaîne d'or. Une châtelaine magnifique, relevée à trois ou quatre reprises sous la ceinture, formait des festons en retombant sur un des côtés du jupon. Le chapeau en satin blanc, était orné de deux queues d'oiseaux de paradis placées en ailes de moulin et séparées par une agrafe en satin : une haute blonde en garnissait le tour.

— On voit des chapeaux en velours éminence, ornés de nœuds de rubans blancs ou de plumes blanches.

— Presque tous les chapeaux en velours noir sont ornés de rubans en couleur. Ceux placés sous la passe sont découpés et placés de manière à former des demi-guirlandes qui sont très-jolies.

— Aux théâtres on voit toujours force bérêts en velours. Ceux noirs, ornés de plumes blanches, sont les plus nombreux. Nous en citerons un en velours cerise, orné seulement de ganses d'or et de deux glands d'or tombant sur un côté. Un autre en velours bleu de ciel, orné de cinq aigrettes blanches.

— La couleur cerise domine cet hiver jusque dans les robes de bal. On y voit pour les danseuses des robes en crêpe cerise, ornées de chefs d'argent ou de bouquets de verdure et de

fleurs d'argent. Le velours, le satin et autres étoffes couleur cerise, sont portés par les femmes qui quittent les salles de danse pour celles du jeu. Les jeunes personnes, grâce à leurs charmes, à leur fraîcheur et à leur titre de demoiselles, peuvent, dans les plus grandes soirées, porter impunément la simple robe d'organdi blanche, bleue ou rose. Sur la tête une rangée de perles, une fleur, un nœud, et cela suffit pour les trouver charmantes.

— Les mouchoirs de poche formant bourses, que nous avons déjà cités, deviennent de plus en plus à la mode. Leur luxe et leur recherche en font un nouvel ornement de la toilette des élégantes, et les magasins de M^{me} V^e SOYER, qui en fut l'inventeur, sont continuellement visités; aussi nous empressons-nous de prévenir que cet établissement, qui offre toute espèce de nouveautés en ce genre, vient d'être transporté *rue Neuve-St.-Eustache*, n^o 31.

— Parmi les différentes branches d'industrie de la capitale, l'art de la teinture mérite une mention particulière; nous avons vu des robes et schalls en cachemire et en laine, nétoyés ou reteints, qui avaient tout le brillant et les qualités du neuf, par l'apprêt supérieur et perfectionné qui leur est donné. Ces articles sortaient des ateliers du GRAND-SAINT-AURICE, *rue du Roule*, n^o 21. Nous recommandons cette maison à nos abonnées.

TOILETTES DE MARIÉE.

S'il était un mariage qui dût réunir les prestiges du nom, l'éclat des richesses, les charmes de la jeunesse, ce devait être celui de M^{lle} de Montmorency et de M. de Valencey. Cette alliance, où semblaient devoir présider toutes les grâces de l'adolescence et toutes les faveurs de la fortune, aurait eu de bien nombreux spectateurs, si la foule curieuse avait pu être instruite du moment de sa célébration: que de jeunes imaginations eussent été attirées par cet intéressant tableau! que d'admiration et d'envie en voyant tant de félicité et d'élégance! Ah! si l'on pouvait prendre pour exemple le bonheur, comme on prend pour modèle une fleur ou une couronne, combien ces heureux fiancés eussent trouvé d'imitateurs empressés: déjà la jeune fille se verrait aux pieds des autels, et sa main timide, en écartant ses cheveux, croi-

rait sentir sur son front le bouquet d'oranger. Le jeune ambitieux verrait son nom paré des faits de ses aïeux, et, tout fier de gloire et d'amour, s'imaginerait déjà placer l'anneau sacré au doigt d'une épouse adorée. Moins heureuses dans leurs illusions, d'autres, en considérant cette union charmante, n'éprouveraient sans doute qu'un regret ou un désir plus triste qu'un regret... Mais il faut à notre plume des idées plus légères : habituée aux futilités, laissons-la revenir aux détails de l'élégant costume que portait, le jour de son mariage, M^{lle} de Montmorency : sa robe en point d'Angleterre, son écharpe du même ouvrage, attachée sous sa couronne, et formant voile sur son front, étaient d'une harmonie admirable. Quel épisode dans la vie d'une femme que cette toilette qui ne se met qu'une fois ! que l'on revet en tremblant ! que l'on démet souvent en tremblant plus encore ! Celle que nous citons, ~~ici~~ fut remplacée, au retour de l'église, par une robe de mousseline de la plus grande beauté, destinée pour le tems du dîner, enlevée bientôt après, pour y substituer la toilette de soirée ; celle-ci, relevée par tout l'éclat des diamans, se composait d'une robe en blonde de Chantilly, merveilleuse par la finesse de son tissu et la richesse des dessins : remarquée, admirée par tous ceux qui la virent, elle éprouva sans doute, à son tour, le sort des précédentes. Mais toute la grâce du costume qui lui succéda ne fut appréciée que par des regards qui ne permirent à nulle plume une indiscrete révélation.

LORD BYRON.

(Cet article est extrait du 43^e numéro de la Revue Britannique *, recueil toujours recommandable par le choix et la variété des matières qu'il renferme. L'original est écrit en italien par la Comtesse Albrizzi, poète elle-même et femme de génie, qui ayant vécu dans l'intimité de lord Byron, avait pu étudier son caractère et son esprit. Ce portrait d'un grand homme, tracé par la main d'une femme célèbre, doit vivement intéresser.)

Ce serait faire injure au génie de s'occuper sérieusement de la beauté du corps, en regard d'une haute supériorité intellectuelle ; cependant quelle sérénité sur ce front où se

* On s'abonne chez Dondey-Dupré, rue Richelieu, n^o 47 bis.





Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N^o. 2. près le passage de l'Opéra.
 Robe de crêpe garnie de Perles. Manches de blonde. Coiffure Exécutée par
 M^{lle} Nardin et ornée de fleurs. Des magasins de M^{lle} Pontier, rue de Richelieu N^o. 62.

bouclaient de beaux cheveux châtons que l'art avait disposés avec tant de goût, que l'on pouvait faire honneur de leur bonne grâce à la nature ! Quelle variété d'expression dans cet œil dont la couleur semblait un emprunt fait à l'azur des cieux ! ses dents avaient la forme, la transparence et la blancheur de véritables perles ; mais le pâle incarnat de ses joues avait peut-être une nuance trop délicate. Son cou, qu'il laissait découvert autant que l'usage du monde le lui permettait, semblait avoir été formé dans un moule antique, et il était d'ailleurs d'une extrême blancheur. Ses belles mains auraient pu passer pour un chef-d'œuvre de l'art. Son maintien ne laissait rien à désirer, surtout à ceux qui voyaient moins un défaut qu'une nouvelle grâce dans la légère incertitude de sa démarche lorsqu'il entrait dans un salon, incertitude dont on était rarement tenté de rechercher la cause, et qu'il eût été difficile de deviner, grâce à l'ampleur des pantalons qu'il avait soin de porter *. On ne l'a jamais vu marcher dans les rues de Venise, ou se promener à pied sur les rives délicieuses de la Brenta, où il venait passer quelques semaines de l'été ; on a même dit que jamais il ne contempla autrement que du haut d'une fenêtre les merveilles de la place de Saint-Marc, tant était puissant dans son cœur le désir de ne révéler aucune de ses plus légères imperfections !

Tranquille, on pouvait comparer son visage à la mer, pendant une belle matinée du printemps ; mais, comme elle, il devenait tout-à-coup terrible et impétueux, si quelque passion, que dis-je, une passion ! si un mot, une idée venaient agiter son âme. Ses yeux perdaient alors toute leur douceur ; ils répandaient de si vifs éclairs, qu'il devenait presque impossible d'en soutenir les regards. L'orage était, à tout prendre, l'état naturel de cette âme violente et passionnée.

Ce qui le ravissait un jour, il le prenait en dégoût le lendemain ; s'il mettait une sorte de constance dans quelques habitudes, c'était pure insouciance ou dédain. Quelle qu'en fût la douceur, il ne s'y laissait pas asservir. Toutefois son cœur, doué d'une vive sensibilité, reconnaissait l'empire de la sympathie ; mais son imagination, dans ses rêves trop bril-

* Lord Byron boitait légèrement.

lans, désenchantait d'avance la réalité. Dans sa superstition poétique, il croyait aux présages, et se félicitait de partager cette faiblesse avec la grande ame de Napoléon.

On le voyait passer des exercices les plus violens au repos le plus complet; son corps, aussi souple que son esprit, se prêtait à toutes ses fantaisies. Pendant tout un hiver, il allait chaque matin dans sa gondole aborder à l'île des Arméniens*, pour y jouir de la société de quelques solitaires hospitaliers et instruits, et se familiariser en même tems avec les difficultés de leur langage; et le soir, remontant dans sa gondole, il retournait à Venise, où il donnait quelques heures à la société. L'hiver suivant, toutes les fois que les vents soulevaient les eaux, il aimait à en braver les périls, où bien, courant sur le rivage, il fatiguait deux ou trois de ses meilleurs chevaux.

Jamais on ne l'entendit prononcer un seul mot français, quoiqu'il possédât parfaitement toutes les finesses de cette langue; mais il avait pris en haine la France et sa littérature moderne. Il ne méprisait pas moins notre littérature italienne; et, par une restriction où le ridicule le dispute à l'outrage, il disait que l'Italie ne possédait qu'un seul auteur vivant. Sa voix était douce et flexible; il parlait avec une grâce exquise, lorsqu'il n'était pas contredit; mais il s'adressait plutôt à son voisin qu'à toute la compagnie. Il était naturellement sobre; il préférait le poisson à la viande, craignant, disait-il, que celle-ci ne le rendît féroce. Il n'aimait pas voir les femmes manger; et cette antipathie bizarre avait sa source dans l'idée qu'il s'était formée de leurs perfections. Les misères de la vie matérielle ne pouvaient se concilier avec la nature divine que son imagination leur attribuait. D'ailleurs, ayant toujours vécu l'esclave des femmes, il avait besoin, pour absoudre ses faiblesses, d'en diviniser l'objet. Toutefois cette adoration se concilie difficilement avec le mépris qu'il se p'aisait souvent à leur prodiguer. Mais de pareilles contradictions ne devraient pas surprendre dans un caractère tel que celui de Byron; aussi bien n'a-t-on pas toujours vu les esclaves maudire leurs tyrans?

Sans avoir une Héro qui l'attendit au rivage opposé, il

* Ilot situé au milieu d'un lac tranquille, à une demi-lieue environ de Venise. Dans cet ilot il se trouve un couvent célèbre d'Arméniens catholiques.

passa l'Hellespont à la nage, dans la seule vue de mettre un terme aux discussions des érudits sur la réalité des rendez-vous de Léandre; pour résoudre une difficulté semblable, il traversa le Tage, dont le rapide courant l'exposait à de plus grands dangers. Cet exploit le rendait encore plus fier que la traversée de l'Hellespont. Pour épuiser la matière, j'ajouterai qu'on le vit un soir, au sortir d'un palais, situé sur la place du Grand-Canal, au lieu d'entrer dans sa gondole, se jeter tout habillé dans les flots, et regagner sa demeure à la nage. Le lendemain, pour ne pas s'exposer aux dangers qu'il avait courus la veille dans l'obscurité, menacé par la rame des gondoliers et leurs barques légères, il traversa le même canal, nageant avec le bras droit, et tenant de sa main gauche une petite lanterne qui éclairait sa route, au milieu des vagues et des gondoles.

Lord Byron n'aimait pas ses compatriotes, parce qu'il savait que ses habitudes étaient l'objet de leur censure. Les Anglais, rigides observateurs des devoirs de famille, ne pouvaient lui pardonner sa négligence à les remplir; aussi évitait-il avec soin leur présence. De leur côté, ses compatriotes, surtout lorsque leurs femmes les accompagnaient, n'étaient pas fort curieux d'entrer en rapports avec lui. Cependant ils avaient tous une violent désir de le voir; et les femmes, qui ne pouvaient le regarder que d'une manière furtive, désespérées de cette contrainte, murmuraient à demi-voix: « Quelle pitié! » Si cependant quelque Anglais de haute naissance et de grande réputation lui faisait les premières politesses, il y répondait avec courtoisie, et paraissait flatté de ces avances. Il semblait que ce fût un baume salutaire versé sur les blessures qui déchiraient son cœur.

En parlant de son mariage, sujet délicat, triste et touchant souvenir, il était vivement ému, et disait que c'était la cause innocente de toutes ses erreurs et de toutes ses fautes. Il aimait à rendre hommage aux qualités de sa femme, dont il louait le cœur et l'esprit, et il s'attribuait généreusement tous les torts de leur cruelle séparation. Un tel langage était-il dicté par la justice ou par la vanité? ne rappelle-t-il pas un peu le mot de César? Quant à sa jeune fille, sa chère Ada, il en parlait avec la plus vive tendresse, et paraissait fier du sacrifice qu'il s'était imposé en la laissant à sa mère pour soutenir sa

faiblesse. La haine rigoureuse qu'il portait à sa belle-mère et à la nourrice de lady Byron, auxquelles il attribuait l'éloignement de sa femme, démontrait clairement, en dépit de quelques traits amers semés dans ses écrits et lancés plutôt par le ressentiment que par l'indifférence, combien leur séparation lui avait été pénible.

Son esprit était si irritable et si impatient de toute censure, qu'on lui a entendu dire d'une femme qui avait osé critiquer un de ses vers, qu'il aurait voulu la noyer au fond de l'Océan, comme si les lagunes de Venise n'eussent pas été assez profondes, au gré de sa colère. Lorsqu'il apprenait qu'il se tramait quelque part un projet de traduction *contre* ses poésies ; il pâlisait et tremblait à la seule pensée de cet outrage. La générosité de lord Byron était sans bornes : sa main s'ouvrait toujours en faveur des malheureux. Cependant, ses sévères compatriotes lui reprochent d'avoir été moins libéral en secret qu'en public, comme si une vertu qui manque effaçait une vertu qu'on possède. D'ailleurs, si toute sa conduite était soumise à un contrôle public, à qui faut-il s'en prendre de la publicité de ses aumônes ? Ce nouveau Tyrtée ranima, aux dépens de sa fortune, l'ardeur guerrière des Grecs régénérés, qu'il voulait conduire à la victoire. Il mourut entouré de leur amour, et obtint, d'une nation qui ne connaissait de lui que ses vertus, et qui ne prit conseil que de sa reconnaissance, des regrets profonds et unanimes. Son pays même, honorant sa mémoire, disputa sa dépouille mortelle à la Grèce ; il la possède : à l'autre, il reste ce que rien ne saurait lui ravir, ces dernières paroles d'un mourant : « Mon cœur !... la Grèce !... »

ANNONCE.

— Aux approches de la belle saison, nous ne saurions trop porter à la connaissance de nos abonnés tout ce qui est du ressort des toilettes. Parmi les diverses annonces que nous avons jugées utiles, nous nous empressons de signaler la maison de M. Amable Nicolle, rue Neuve-Saint-Augustin, n° 37, dans laquelle on trouve toujours, comme par le passé, un très-bel assortiment de chapeaux de paille, depuis les prix les plus minimes, jusqu'aux plus élevés. Ce fabricant continue également à se charger du blanchissage des pailles, qu'il a porté à la plus haute perfection.

A ce Numéro est jointe la planche 625.

PARIS.—Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.